

Book Reviews / Comptes rendus

Denis Blondin, *La mort de l'argent. Essai d'anthropologie naïve*, Lachine (Québec) : Éditions de la Pleine Lune, 2003, 304 pages.

Recenseuse : *Manon Boulianne*
Université Laval

L'essai d'anthropologie «naïve» proposé par Denis Blondin est un réquisitoire engagé qui s'inscrit à la fois dans la lignée des critiques anthropologiques adressées au développement et dans celle des publications des dernières années (voir entre autres Bennholdt-Thomsen, Faraclas et Von Werlhof 2001, Raddon 2003 ou encore Dobson 1993) qui proposent de réfléchir et d'agir en vue de développer des alternatives à l'économie de marché capitaliste globalisée qui détruit systématiquement l'environnement en plus de creuser chaque jour davantage le fossé entre riches et pauvres. L'auteur aborde un sujet sérieux, celui des inégalités sociales et de l'avenir de l'humanité, dans un style qui s'éloigne d'autant plus de l'académisme qu'il adopte un ton résolument sarcastique. Avec humour, il s'attaque notamment à certaines propositions théoriques que la science économique a élevé en postulats, dont la loi de l'offre et de la demande.

Tout en ayant recours à ses connaissances dans le domaine de l'anthropologie, Denis Blondin veut de toute évidence rejoindre un public large. L'anthropologie naïve (par opposition à anthropologie «savante») dont il se réclame renvoie à un procédé analytique et discursif qui consiste, dans un premier temps, à poser un regard renouvelé sur un certain nombre d'idées reçues et de pratiques quotidiennes qui nous semblent aller de soi, provoquant ainsi une rupture épistémologique qui préside à une ouverture sur d'autres mondes possibles. En appliquant ce procédé, des institutions qui nous semblent parfois «naturelles» comme, par exemple, la propriété privée, sont remises en cause. Dans un deuxième temps, Blondin porte son regard au loin pour mieux mettre en évidence le caractère culturel, c'est-à-dire socio-historiquement construit, de nos manières de penser et de faire. En cours de route, il fait usage de formules métaphoriques empreintes d'ironie afin de mieux déconstruire des notions d'usage courant. Par exemple, il écrit que : «Ce n'est pas un hasard si le langage de l'héma-

tologie (flux, circulation, etc.) est utilisé pour parler de l'argent. Il lui va comme un gant, car la fonction du système monétaire est justement d'opérer une saignée générale» (p. 87). Cette anthropologie «naïve» ne se réclame d'aucune grande théorie qui, de l'avis de l'auteur, limiterait l'imagination. Ainsi, les idées, les images et les chapitres se succèdent comme une sorte de collage car la structure d'ensemble, l'argument général est plus ou moins explicite au point de départ.

Que propose cet ouvrage essentiellement? De prendre conscience que l'argent, qu'il traite dans son ouvrage comme un «fait social total», n'est puissant que parce que l'on y croit; à la manière de la magie, son efficacité symbolique tient en grande partie à l'importance qu'on lui accorde et non pas à ses qualités intrinsèques. Blondin invite donc ses lecteurs à réaliser que l'argent est une création humaine, dont l'apparente puissance repose sur des institutions politiques et juridiques qui, parce qu'elles sont le produit de l'imagination humaine, peuvent donc être repensées et transformées. Ainsi, comme «(...) l'argent n'a pas toujours existé, il n'est donc pas éternel» (p. 13).

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur présente l'argent comme possédant deux visages opposés. Il y montre que l'argent est à la fois, dans la société occidentale, considéré comme bon et mauvais, vénéré et haï. Vénéré parce qu'il donne du pouvoir à celles et ceux qui le possèdent; haï parce qu'associé aux inégalités sociales, à l'exploitation, à l'aliénation voire à la perte du lien social, comme l'ont également montré d'autres anthropologues comme Hart (2001), Oliven (1998) ou Parry et Bloch (1989). Dans la seconde partie du livre, sont exposés les calamités provoquées partout dans le monde par un système économique qui valorise par-dessus tout la possession et l'accumulation de l'argent, lequel est devenu la valeur suprême, une valeur détachée de toute économie morale.

En troisième partie, l'argent est présenté comme un principe organisateur du social, qui aurait succédé dans l'histoire de l'humanité à la parenté et à la religion. L'auteur y expose *Pourquoi l'argent doit [ou plutôt va] mourir* : «...Essentiellement, c'est parce qu'il ne résout pas les problèmes posés par une mondialisation plus étendue et plus achevée, et parce qu'il en crée de nouveaux, qu'il est incapable de résoudre» (p. 206). En quelques mots, disons que la négation de la diffé-

rence culturelle opérée par un système économique qui, par ailleurs, crée un fossé toujours plus grand entre riches et pauvres sur la planète entière y est considérée comme le talon d'Achille de ce même système : «(...) la culture, dans toute sa diversité, est l'immense problème que l'argent n'a pas résolu et qu'il ne pourra jamais résoudre, ne serait-ce que parce que son essence est de le nier» (p. 253). Pour Blondin, il semble inévitable que nous parvenions éventuellement à «(...) une certaine forme de saturation, à un état du système social devenu dysfonctionnel, mais donnant graduellement naissance à un autre type de système...» (pp. 155-156). Précisons que, si Blondin souhaite sa mort, il ne suggère toutefois pas que l'argent, en tant qu'unité de compte et moyen de paiement qui facilite les échanges de biens et de services, disparaisse nécessairement. En réalité, pour l'auteur, ce n'est pas l'argent comme tel mais bien le fait qu'il prenne autant de place dans notre société et qu'il contribue à la reproduction de rapports de domination d'une minorité sur les autres qu'il faut condamner. Ainsi, contrairement à ce que le titre de l'ouvrage pourrait laisser croire à première vue, c'est bien le fétichisme de l'argent, la marchandisation de la vie et ce qu'il appelle la «biologisation» des rapports sociaux, une forme d'essentialisme qui s'est développée avec la modernité et la croyance aveugle dans la science et la technologie, qu'y dénonce Blondin, et pas l'existence de la monnaie comme telle.

On en arrive ensuite, dans la quatrième section du livre, aux scénarios qui concernent le processus de changement et à l'«après» : comment la mort de l'argent aura-t-elle lieu? Par le biais d'un changement graduel ou à la suite d'un brusque effondrement du système et de ses institutions? Si cela semble impossible à prédire et si plusieurs scénarios sont envisageables, pour Blondin cette inévitable révolution devra nécessairement se jouer à l'échelle internationale. En attendant, les alternatives qui se multiplient aux échelles locale et régionale (systèmes d'échange local, simplicité volontaire, agriculture soutenue par la communauté, etc.) jouent un rôle important puisqu'elles offrent des «modèles culturels» différents qui contribuent à alimenter notre imaginaire. Il s'agirait donc, pour changer l'ordre des choses, de créer des symboles et de les manipuler collectivement pour développer des institutions et des organisations différentes car «(...) nous possédons tous ce pouvoir magique de manipuler les symboles et de réécrire le monde sur le coin d'un napperon» (p. 279).

Après avoir connu des sociétés organisées successivement autour de la parenté, de la religion et de l'argent, la Culture devrait constituer pour Blondin le principe organisateur de la société qui succéderait à un monde centré sur l'argent. Ce type de société reconnaîtrait la diversité culturelle et s'y alimenterait constamment, faisant de la complémentarité et non plus de la réciprocité, de la soumission ou de la domination (comme dans les types précédents de société) la règle d'or de la vie sociale. Bref, c'est à un exercice de création utopique que nous convie Blondin, tout en nous exhortant à agir dès maintenant pour changer le monde, car le pire est de penser qu'on

ne peut rien faire devant les dynamiques en cours et de rendre les armes : «...Pour construire une autre société sans argent, ce n'est pas la matière première qui fait défaut, c'est le manque d'imagination résultant de la résignation» (p. 268).

Enfin, cet ouvrage participe d'un débat public de plus en plus global et qui s'est étendu depuis quelques années avec les manifestations anti puis alter-mondialistes, les revendications qui concernent le droit à la différence sexuelle aussi bien que culturelle et les initiatives collectives visant la mise en place de manières alternatives de produire, d'échanger ou de consommer, qui s'inscrivent dans une économie solidaire. Il s'adresse au grand public mais aussi aux anthropologues en quête de manières originales de transmettre les connaissances issues de l'ethnographie à leurs concitoyennes et concitoyens dans un langage accessible et mobilisateur.

Références

- Bennholdt-Thomsen, V. FNicholas et C. Von Werlhof, dirs.
 2001 *There Is an Alternative : Subsistence and Worldwide Resistance to Corporate Globalization*. London et New York : Zed Books.
- Dobson, R.V.G.
 1993 *Bringing the Economy Home from the Market*. Montréal : Black Rose.
- Hart, K.
 2001 *Money in an Unequal World*. *Anthropological Theory* 1(3) : 307-330.
- Oliven, R.G.
 1998 *Looking at Money in America*. *Critique of Anthropology* 18(1) : 35-59.
- Parry, J. P., et M. Bloch
 1989 *Money and the Morality of Exchange*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Raddon, M.- B.
 2003 *Community and Money. Men and Women Making Change*. Montréal : Black Rose Books.

Han Min, *Social Change and Continuity in a Village in Northern Anhui, China: A Response to Revolution and Reform*. *Senri Ethnological Studies* 58, Suita, Osaka, Japan: National Museum of Ethnology, 2001.

Reviewer: *Laurel Bossen*
McGill University

Packed with interesting and useful information, Han Min's ethnography of a north Chinese village is one of the most comprehensive and data-rich anthropological studies published in the post-Mao period. Examining different periods before and after the 1949 revolution, it describes the many forces affecting village life in China's northern Anhui Province, an area where little ethnographic work has been done. Its detailed social history of the patrilineage is an outstanding illustration of the importance of kinship to understanding political and economic dynamics in rural society.